

## **AUTOBIOGRAPHIE D'UNE NEONUMERATION**

F. QUEIXALOS

*U.A. 1026 C.N.R.S.*

Mes usagers vivent dans les savanes qui s'étendent à l'ouest du cours moyen de l'Orénoque. Quelques quinze mille en Colombie et plus de cinq mille au Venezuela. On les connaît comme Sikvani ou Guahibo. Jadis nomades chasseurs et récollecteurs, ils se sédentarisent peu à peu, d'abord sous l'influence des voisins agriculteurs de souche arawak - Achagua et Piapoco -, aujourd'hui sous la pression de la colonisation blanche, laquelle les amène à garder comme un bien précieux le peu de terre qui leur reste.

Je fus toujours très anthropomorphique. Un, deux, trois, quatre, main. Un-de-l'autre-main, deux-de-l'autre-main, etc. Deux-mains. Deux-mains-et-un-pied. Un homme. Le Sikvani ferme le poing, puis déplie l'auriculaire : un, l'annulaire : deux, et ainsi de suite. Bien sûr qu'avec ce système on *peut* compter. Ma capacité générative théorique était déjà infinie dans ma phase anthropomorphique. Autre chose était ma capacité générative pratique. Il est difficile d'imaginer un Sikvani disant spontanément qu'il y avait deux-de-l'autre-main-hommes-deux-mains-trois (153) personnes à la fête de deuxième inhumation célébrée dernièrement.

Soit dit en passant, il faut être attentif, en décrivant les numérations orales traditionnelles, à bien distinguer leur capacité g. théorique, manifestée par exemple dans la performance qu'un collaborateur bien disposé est à même

d'accomplir lors d'une séance d'enquête, et dont les limites ne sont autres que celles imposées par la lassitude de ce dernier, et la capacité g. pratique, c'est-à-dire jusqu'à combien les gens comptent *réellement* dans la vie quotidienne. Le peu d'usage qu'on faisait de mon état ancien vient d'un manque de motivation. Le monde sikuani n'était pas un monde qui se comptait. Ma collègue quechua, par exemple, a connu un sort différent. C'est que le rôle d'une numération dans un Etat agricole, centraliste et stratifié ne peut pas être le même que dans un groupe extrêmement dispersé, dont les bandes de quelques douzaines de personnes, politiquement autonomes, errent au gré des fluctuations de l'écosystème.

Si bien que je n'ai pas résisté, je ne dirai pas à la sédentarisation de mes usagers, mais plutôt aux effets secondaires de cette sédentarisation. En voici quelques-uns. Une fois fixés, les Sikuanis ont pu, à l'instar d'autres groupes, constituer un réservoir de main-d'oeuvre pour les exploitants des ressources naturelles. Ils ont, par exemple, beaucoup travaillé à l'extraction de la matière première du chewing-gum. Le contrat était passé sur la base de ce qu'on a appelé l'"avance". Tu veux un fusil ? Prends un fusil. Il vaut mille doublezons. Tu peux me payer en travail. Ça fait l'équivalent de trente-cinq ballots de gomme. Rendez-vous dans six mois. Deuxième rencontre. Tu me devais trente-cinq. Tu m'en apportes quarante-huit. Donc tu m'en dois encore treize. Et ça marchait ! Ça a toujours marché. Une autre modalité était de partir travailler en équipes dans la grande forêt du sud. Le contrat était le même, mais le Sikuanis s'endettait un peu plus à cause de la nourriture. La base de cette dernière, la farine de manioc, était d'ailleurs achetée par le patron aux Sikuanis restés dans les villages, selon le même procédé de l'endettement. Je peux mentionner aussi le travail dans les plantations des Blancs, d'abord de produits vivriers, puis de marijuana, aujourd'hui de coca. Également l'introduction, sporadique pour l'heure, de l'élevage bovin. Toutes choses qui ont déclenché chez le Sikuanis l'envie et la possibilité de se procurer les biens de consommation manufacturés, des vêtements aux pâtes alimentaires en passant par les casseroles en aluminium. Derrière ces bouleversements, un concept : le capital - ou, si l'on préfère, l'accumulation des biens - et un instrument : l'argent.

Évidemment j'ai succombé. Tombée en léthargie dans les limbes de l'oubli. Le un, **kae**, le deux **aniha**, sont restés actifs. Le trois, **akueyabi**, est virtuellement évincé par le trois espagnol. Le quatre, **penayanatsi**, a été balayé, ainsi que les chiffres suivants. Les Sikuanis comptent en espagnol aujourd'hui. Il faut dire les choses telles qu'elles sont. Je ne pouvais pas faire face.

Intrinsèquement. Non seulement les Sikuanis ne m'avaient jamais utilisée pour les nombres d'une certaine grandeur, mais l'auraient-ils voulu, au moment du changement, qu'ils se seraient empêtrés dans mes mains, mes pieds et mes hommes. J'offrais le cinq et le vingt comme nombres d'appui quand pratiquement tout, dans le monde nouveau, se compte sur la base de dix.

Les choses auraient pu en rester là. Seulement, le mouvement qui m'avait reléguée au rang de curiosité de musée était d'une ampleur sans précédent pour la société sikuanis. Le Père Fabo, il y a presque cent ans, faisait l'éloge de cette créativité de la langue sikuanis qui lui permettait de pourvoir, par le néologisme, aux nouveaux besoins d'expression : soit elle créait un mot, soit elle en adaptait un existant, soit elle assimilait un emprunt. Ainsi, **kuyala** est le nom pour papier, et on ne lui connaît pas d'autre sens. Fusil se dit **yamaxü-to**, c'est-à-dire tonnerre-singulatif. Et en face de l'originel **yawahiba**, danser, on a eu **na-waila-ba**, voix moyenne-bailar-mode. Ce dynamisme est révolu.

Lorsque le rythme d'entrée de notions nouvelles s'accélère, les mécanismes de la créativité ripent. Aucune langue n'est à l'abri de ce danger. Car c'est un danger. Que font les locuteurs, en fin de compte ceux qui créaient, qui adaptaient, qui assimilaient ? Ils puisent à pleines mains dans la langue des fournisseurs en besoins nouveaux. Ça commence par le lexique. Avec, à terme, des contrecoups sur la phonologie. Ça continue par la grammaire. Mort lente. Voyons la mort brutale. Génération 0 : monolingue en L1. Génération 1 : bilingue active en L1 et L2. Génération 2 : bilingue passive en L1 et active en L2. Cette génération ne transmet pas L1 à la génération 3, qui sera monolingue en L2. Les deux développements ne sont pas exclusifs. Les Sikuanis en sont d'un côté à l'emprunt lexical massif, avec un début d'évolution phonologique, de l'autre côté aux générations 0 et 1, avec de rares exemples de génération 2 - familles isolées du groupe.

Il s'est trouvé des Sikuanis - peu nombreux, au départ - pour identifier le phénomène d'aliénation - économique, culturelle, linguistique enfin -, pour dire que c'était contraire à leurs intérêts, pour se donner les moyens de l'enrayer. L'ethnoéducation est devenue l'un de ces moyens. Aujourd'hui, aux plans culturel et linguistique, les instituteurs sikuanis veillent. Ils s'appuient sur les organisations indiennes, sur les institutions religieuses qui ont à charge l'éducation dans la zone, sur des linguistes et des ethnologues sensibilisés au phénomène du contact. Pour la langue, leur premier souci est de créer le meilleur outil pour l'écrire, et les débats autour de l'unification des alphabets

déjà en usage ne laissent pas d'être violents. Mais les instituteurs ne s'arrêtent pas là. Décidés à relancer le moteur de la lexicogenèse sikuani, ils font l'inventaire des mots espagnols qui émaillent le discours quotidien, par domaines, et, au prix d'un effort conscient et délibéré, à nouveau créent, adaptent et assimilent.

C'est là que je renais, que je sors du cocon parée d'une décimalité arrogante. Mais suivons ma métamorphose pas à pas, car elle a été douloureuse. Personne ne conteste qu'il est plus efficace, parce que plus facile et plus motivant, d'apprendre à lire à un enfant dans sa langue maternelle que dans une langue étrangère. De là l'introduction du sikuani dès les premières phases de l'école primaire. Faut-il enseigner aussi le calcul ? "Il a essayé de nous voler comme l'an dernier, mais cette année je sais compter et me servir de la balance !" exulte l'Africain regardant l'escroc s'enfuir à toutes jambes dans le *Courrier de l'Unesco* d'août-septembre 1976. Il faut enseigner le calcul.

L'enfant commence par apprendre à nommer les nombres, à la queue leu leu, et se fait une première idée des grandeurs relatives. Huit est plus grand que cinq parce qu'il se dit après. Dans quelle langue lui enseignera-t-on la comptine ? Pas en sikuani. Quel usage pourra-t-on faire de ma forme ancienne pour une division, par exemple ? En espagnol donc. Mais là, l'enfant bute sur des sons insolites, des combinaisons de sons insolites, une logique des constructions qui peut lui être étrangère, et, bien sûr, des irrégularités - 10 + 1 once, 10 + 6 diez/y/seis. La même considération d'efficacité dans l'abord d'une pratique nouvelle - lecture là, calcul ici - a prévalu.

Lors d'un rassemblement, en décembre 84, un groupe d'instituteurs s'est attelé à l'élaboration d'un système nouveau. Ce n'était pas une première mondiale. J'ai des collègues en Afrique, et, plus près, la Fédération shuar s'enorgueillit de sa néonumération. Le groupe avait ceci d'intéressant qu'il comptait, pour une part, des instituteurs dépendant de la mission catholique qui en étaient à leur deuxième cours intensif de linguistique et d'ethnologie, restés néanmoins fermés à la problématique de la numération, et, pour l'autre part, des instituteurs envoyés par l'organisation sikuani Unuma, dont le gros effort fourni en matière d'ethnoéducation pâtit du manque de formation de ses cadres. Peut-être par un effet du militantisme, ceux-ci avaient réfléchi à la question et arrivaient avec un projet.

Jusqu'à cinq ils conservaient les noms traditionnels. En particulier, **akueyabi** pour trois, qui semble une construction complexe figée. Et

**penayanatsi** pour quatre, beaucoup plus transparent : c'est la nominalisation du verbe s'accompagner, désignation motivée vraisemblablement par la gestuelle des doigts. Pour les chiffres de six à neuf, mon ancien procédé était abandonné - ignoré tout simplement ? - et les noms étaient tirés de la somme des chiffres inférieurs. Six se disait trois-trois, sept : quatre-trois etc.. Le linguiste du cours - issu lui aussi d'une ethnie minoritaire, européenne celle-là - intervint sur deux points. Les noms des premiers chiffres doivent être brefs, faute de quoi les expressions complexes deviennent interminables. Ces mêmes chiffres doivent recevoir des noms originaux : dériver sept de quatre et trois non seulement allonge le nom, mais privilégie, de façon injustifiée dans un cadre décimal, une association de nombres particulière.

Les instituteurs acceptèrent facilement la contrainte de la brièveté. Trois devint **akueya**. Il était difficile de l'abrégé davantage en conservant la ressemblance avec le nom originel. On tombait dans un problème resté constant au long de ma métamorphose, celui du sens référentiel des noms. Une anecdote aidera à comprendre. Quelque temps auparavant, le linguiste, lors d'un interminable voyage en bus, avait passé quelques heures à faire une ébauche de néonumération sikvani. Histoire de ne pas succomber sous la croûte de sueur et de poussière rouge mélangées. Hilares, les instituteurs, quand, en guise d'illustration leur fut proposé l'exemple de 5974. En assez médiocre sikvani ça disait : "l'énorme main pleure la calebasse des gens jaunes". **Akueya** plus court aurait donné **akue**, grand-mère, ou **kueya**, tisser dans telle direction.

Le principe décimal fut aussi admis sans trop de difficulté. Sans doute sous la pression du modèle espagnol, dont le linguiste résuma le mode de fonctionnement. Un détail passa cependant inaperçu au linguiste : ses interventions étaient senties comme coercitives. Désormais une bonne part de ses propositions seraient délibérément ignorées. Mais il avait jeté les bases : système décimal, brièveté des noms.

On s'accorda sur **yana** pour quatre, et cinq resta **kobe**. Six, **ki**, dut son nom à l'escargot **kiwa**. Car un souci constant de mes re-créateurs fut la facilité d'apprentissage tirée d'une association métonymique entre le forme du chiffre et son nom, par le truchement d'un objet familier. Avec la contrainte de modifier - abrégé - le signifiant pour ne pas retomber dans le problème de l'énorme main. Pour sept le linguiste suggéra **iwi**, d'après un motif décoratif en vannerie fait de deux 7 tête-bêche, dit **iwidakami**. On retint **da**. Le linguiste comprit... On imaginera mal, à travers ce récit, le nombre d'heures de polémique que supposa

l'adoption de chaque nom nouveau. Mais ça explique les noms pour huit et neuf. Ce dernier se nomma **nue**, d'après l'espagnol *nueve*. Pure lassitude. Huit leur donna encore plus de mal. Une fois écartée une (autre)alebasse en forme de huit, ils se trouvèrent dans l'impasse. L'imagination, en cette fin d'après-midi, était à sec. Le linguiste, dans un élan de démagogie mais sur la pointe des pieds, parla du rôle joué par les instituteurs de l'organisation Unuma dans cette entreprise, et de Mauricio, le plus dynamique d'entre eux. Pourquoi ne pas nommer le huit **mau**... Les autres membres de l'organisation furent les seuls à froncer le sourcil. Mais **mau** passa la rampe.

Nouvel écueil : dix. On s'aperçut alors qu'il fallait un nom pour le zéro. Le figuratif, heureusement, l'emporta sur le notionnel. Des concepts comme rien, vide, absent, se heurtèrent à de bons arguments : le zéro ne désigne pas toujours une quantité nulle. **Toyoro**, cercle, fit l'unanimité. Et enclencha le problème du dix. Le plus évident semblait de dire un-zéro. Malheur ! pensa le linguiste. On allait vers un-un pour onze, un-deux pour douze, et ainsi de suite. Les nombres se diraient par l'énumération des chiffres qui les composaient à l'écrit. Et resteraient ce faisant dépourvus de sens psychologique, donc inutilisables. Retour sur les aspects les plus réguliers des numérations orales espagnole, française, anglaise, arabe. Il fallait un nom original pour dix. De toute évidence, par le ton mielleux qu'il prenait, le linguiste évitait de heurter les susceptibilités. Quelqu'un lança **tse**, sans raison apparente. Adopté. Là, on respira. Le plus dur était fait.

0 <b>toyoro</b>	3 <b>akueya</b>	6 <b>ki</b>	9 <b>nue</b>
1 <b>kae</b>	4 <b>yana</b>	7 <b>da</b>	10 <b>tse</b>
2 <b>aniha</b>	5 <b>kobe</b>	8 <b>mau</b>	

Je m'aperçus alors qu'il y a un indéniable côté esthétique dans l'effet produit par la comptine sur l'utilisateur : les instituteurs firent précéder leur accord définitif de multiples récitations de ce premier paquet de chiffres.

L'utilisation de **tse** comme préfixe signifiant "ajouter dix" pour la série de onze à dix-neuf séduisit d'emblée le groupe : satisfaction de voir les chiffres se mettre en place comme une enfilade de dominos qui se couche après le coup de pouce initial. **Tse-kae**, **tse-aniha**, etc.. Nouvelles récitations de la série. Ce succès facilita les choses pour la série de vingt à quatre-vingt-dix. Pour "multiplier par dix" on avança **bae**, pas plus motivé que **tse**. C'était une bonne proposition parce que la diphtongue lui donne un certain poids. Il fut jugé plus

commode de l'avoir comme préfixe que comme suffixe, contrairement aux modèles étrangers. Je pus voir le linguiste plisser le front à la recherche de puissantes raisons syntaxiques pour cette préférence. En vain. Cela donna **bae-aniha**, **bae-akueya** etc.. On se récita plusieurs fois la série, et on se mit à compter. Émerveillement.

Plus personne ne songea au un-zéro-zéro pour cent, baptisé **sewe**, lequel devint le suffixe "multiplier par cent"; **aniha-sewe**, **akueya-sewe**, etc.. Ni dix, ni cent, ni mille, **mia**, ne semblèrent en cette occasion inciter les créateurs à motiver les noms. Il est vrai, pourrait-on penser, que 10, 100, 1000 se laissent moins aisément rapporter à des objets familiers que 6 ou 8. On verra tout-à-l'heure que non. Armés qu'ils étaient d'un vocabulaire et d'une combinatoire, les instituteurs m'essayèrent. Pour constater avec satisfaction - sur une insinuation du linguiste - qu'en général les expressions étaient plus courtes qu'en espagnol. Cauteleux, le linguiste risqua une dernière manoeuvre. On avait plus qu'il n'en fallait pour manier les quantités auxquelles les Sikuanis ont normalement affaire. Mais bon, on ne pouvait pas dépasser 999.999. Il suffisait d'un nom de plus, un seul, et je n'avais plus de limite. Exténués, les instituteurs eurent recours au verlan : **yomi** désignerait le million. Telle j'étais il y a un an.

Aujourd'hui j'apparais sous ma forme définitive. Mon aspect a quelque peu changé. Le fond reste le même. Que s'est-il passé ? Un nouveau cours de formation des maîtres, le troisième, eut lieu début janvier 86. Le groupe qui m'avait conçu s'est retrouvé, plus fourni. Il a commencé par faire le bilan de l'expérience en enquêtant auprès de la centaine d'instituteurs réunis cette fois. Voici ce qu'il en ressort. Tout un secteur de la société sikuanis rejette la tentative, considérant 1) que la numération des Blancs est plus commode, voire que le sikuanis n'est pas un outil apte aux affaires; 2) qu'inventer des mots constitue une offense pour la langue. Une bonne fraction des instituteurs est sceptique également. Ceux-là m'ont présentée aux communautés sans y croire, et m'ont laissée au placard. Moins grave : pour les noms qui furent obtenus par vote - il y en eut - les minoritaires sont parfois restés en désaccord avec les décisions ! Une critique technique : les chiffres sont bien jusqu'à dix, après ils deviennent trop longs. Sur la mise en pratique : ceux qui m'ont utilisée prétendent que l'apprentissage est rapide, et que j'ai été maniée à travers des jeux de billes, des dessins et des opérations arithmétiques. L'élève était content de découvrir la combinatoire, et de composer les nombres en mettant leur expression orale par écrit. Une fois faite la part, prévisible, de l'inertie sociologique, le résultat semblait plutôt encourageant.

Un nouvel écueil surgit, d'une tout autre sorte, dès la première réunion de travail. Après la rencontre antérieure, les instituteurs d'Unuma s'étaient concertés, de retour dans leurs quartiers. Et en l'absence - "fortuite" - de Mauricio avaient changé le nom de tous les chiffres à partir de six. Ce dernier nous arrivait furieux. Par chance, ils n'avaient rien entrepris auprès des enfants. Las ! La conjoncture du moment ne permettait pas d'écarter en bloc leur initiative. En effet, les participants sortaient, moralement courbatus, d'un débat de plus de deux jours portant sur l'unification des alphabets. Celui d'Unuma y avait laissé davantage de plumes que les autres. Il fallait composer.

De fait, la dissension n'affectait que le vocabulaire à partir de six. Le cadre logique était intact. Au lieu d'évaluer comparativement ma forme de l'année précédente et la proposition nouvelle, on prit pour base cette dernière. Diplomatie oblige. Six, **ku**, de **kulupabo**, hameçon. Sept, **iwi**, de **iwidakami** (!). Huit, **xaxa**, de **xaxarawa**, une fourmi. Neuf, **kua**, comme syncrétisme de six, **ku**, et trois, **akueya**. Dix, **xua**, de **xuatabo**, flèche, à cause de la forme de sa pointe à barbillon, qui évoque le 1 de dix.

Seuls les trois derniers posaient problème. Le **ku**, d'hameçon, pour six était aussi bon que le **ki** d'escargot. **Ku** fut donc entériné. Quant à sept, les délégués d'Unuma justifiaient le rejet de **da**, et leur préférence pour **iwi**, par un des côtés mnémoniques de l'apprentissage : le début du mot est plus suggestif que les syllabes internes. Lorsqu'une institutrice fit remarquer que sept étaient les étoiles de la constellation **Iwinai**, Pléiades, l'euphorie fut à son comble. C'est le moment d'attaquer les trois chiffres suivants ! fut la première pensée du linguiste.

Sa critique pour huit, **xaxa**, portait sur la lourdeur de la reduplication. Il n'eut pas le loisir de l'exprimer. **Xaxa** provoqua un tollé. Comment ! On ne se rendait pas compte ! La classe allait crouler sous les rires et les grossièretés dès qu'on aborderait le huit ! Il s'avéra qu'une des plaisanteries sexuelles favorites des garçons est de prononcer, geste obscène à l'appui, **xa...bü** !, expression qui est censée imiter la pénétration du pénis dans la vulve. Pas question de revenir à **mau** : ça n'évoquait rien, et avait de ce fait une valeur pédagogique nulle - et mettait en vedette un compagnon pas forcément populaire, se dit le linguiste. On s'accorda sur **yu**, de **yupaxu**, une sorte de tarentule aux céphalothorax et abdomen bien ronds.

Neuf, **kua**, et dix, **xua**, étaient impossibles car trop ressemblants. **Kua**, au surplus, renvoyait à trois notions sans intérêt : tisser, creuser, coeur de

palmier. Après un détour par la hache, un nid d'abeille - grosse bulle de boue contre le tronc d'un palmier -, la grosseesse - proposition du linguiste, à partir du renflement sur le flanc d'une forme droite et, bien sûr, des neuf mois -, un éventail, une termitière, on s'arrêta à **tsi**, de **tsitsi**, hochet. Ce ne fut qu'une pause dans la quête, car on s'aperçut que la forme était homophone du pronom nous. Si on gardait **xua** pour dix, qui avait déjà l'inconvénient de rappeler le pronom ceci, on aurait un dix-neuf **xua-tsi**, littéralement nous sommes ceci. Le hochet céda la place à la toupie, **hoho**, et neuf devint **ho**.

Pour dix, l'idée de la flèche semblait bonne. En supprimant le **a** final de **xua**, on éliminait l'association avec le ceci, et on gagnait l'évocation du classificateur **-xu**, qui renvoie à une configuration granulaire. Pour l'apprentissage on dessinerait une flèche debout, pointe vers le haut et barbillon vers la gauche, avec à sa droite, debout aussi, un arc bandé, qui sans être un véritable zéro pouvait facilement rappeler une ellipse.

Récitation de la série. Sentiment de confort. La série de onze à dix-neuf s'enclencha toute seule. Curieusement le **bae-**, "multiplier par dix", n'avait pas été mis en question. Dérivation donc de la série vingt à quatre-vingt-dix. On compta jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf. Rappelons que mon premier nom pour cent était **sewe**. La récitation a du bon : on achoppa sur neuf cents, **ho-sewe**, car ça produisait le nom propre **José**. Qu'à cela ne tienne, réduisons à **we**. Nouvelle récitation. Horreur ! Cette fois, neuf cents donnait **ho-we**, autre plaisanterie scabreuse relative au coït. Toutes sortes de fruits en grappes défilèrent. Il y eut une lueur du côté de **tuli**, à partir du collier de perles **tulikisi**. Mais sept cents faisait **iwi-tuli**, trop semblable au nom du fruit **iwitsuli**.

C'est alors que Mauricio, sortant d'une bouderie passagère, eut une illumination. Cent se dira **sia**, du nom de la cigale qui répète cent fois **sia, sia, sia...** Je concède qu'il aurait mérité de donner son nom à l'un de mes chiffres. Ce succès les encouragea à travailler sur mille et million, à leur goût trop semblables aux noms espagnols. Nouvelle trouvaille de Mauricio au milieu du piétinement général : **sunu** pour mille, du nom d'une autre cigale qui a la tête, le thorax et l'abdomen si renflés qu'on dirait trois zéros. Deux options se présentèrent pour le million, équivalentes : **we**, de **weeee** ! et **kue**, de **kueeee** !, cris d'admiration extatique devant quelque chose de très grand. La seconde l'emporta quand on fit le rapprochement avec **Kuemaï namuto**, chemin de Kuemaï, lequel n'est autre que la Voie Lactée avec ses millions d'étoiles.

Je peux me flatter d'avoir suscité, dans ma nouvelle forme, l'enthousiasme général lorsque je fus présentée aux instituteurs réunis en session plénière. Petit-Condor s'attira les quolibets du public en osant protester que le nom traditionnel pour dix était deux-mains !

Un aspect délicat, qui tint le linguiste en éveil bien qu'il n'en fit pas part aux instituteurs, est celui de la syntaxe des numéraux. Non pas la syntaxe interne à la numération - combinatoire des noms de chiffres -, mais la syntaxe externe, celle qui régit l'apparition d'une expression numérique dans un énoncé normal. Mon idée est que je rentrerai de façon naturelle dans le moule syntaxique de feu mon ancêtre. Prenons canoë, **hera**. Un : **kae-hera**. Deux : **aniha-hera-behe**. Jusque là, les numéraux sont des adjectifs tout à fait courants. **-behe** est un sociatif. On peut remplacer le nom par un classificateur ou une marque de genre : **kae-mo**, un véhicule; **kae-hawa**, une chose. Au delà, le numéral était un nom en apposition. Trois : **akueyabi pa-hera-behe**. Quatre : **penayanatsi pa-hera-behe**, avec ce **pa-** qui tient du démonstratif et du pluralisateur (je n'insiste pas sur lui, il est un peu compliqué). On avait **akueyabi pa-mo-behe**, trois véhicules, et **\*akueyabi pa-hawa-behe** → **akueyabi xua-behe**, trois choses.

C'est grâce à ce cadre syntaxique, plus complexe à partir de trois, que s'exclut dans ma forme actuelle la possibilité de confondre, par exemple, quatre cents et quatre cigales, puisqu'ils se diront respectivement **yana-sia** et **yana pa-sia-behe**. La chose est moins nette pour deux, car **aniha**, comme adjectif, est directement attaché au nom deux cents, **aniha-sia** ; deux cigales : **aniha-sia-behe**. Aucun problème pour un, puisque cent ne se dit pas un-cent : cent, **sia**; une cigale, **kae-sia**.

Maintenant, moi qui, pour quatre millions huit cent soixante-dix mille cinq cent vingt-et-un, dis **yana-kue yu-sia bae-iwi-sunu kobe-sia bae-aniha kae**, je vous invite à me contempler synoptiquement. Et à me souhaiter longue vie.

0 toyoro	1	kae
	2	aniha
	3	akueya
	4	yana
	5	kobe
	6	ku
	7	iwi
	8	yu
	9	ho

10 xu	11	kae	xu-	20	bae-	aniha		
	12	aniha					30	akueya
	13	akueya					40	yana
	14	yana					50	kobe
	15	kobe					60	ku
	16	ku					70	iwi
	17	iwi					80	yu
	18	yu					90	ho
	19	ho						

100 sia	200	aniha	-sia
	300	akueya	
	400	yana	
	500	kobe	
	600	ku	
	700	iwi	
	800	yu	
900	ho		

1000 sunu	2000	aniha	-sunu
	3000	akueya	
	etc.		

1000000 kue	2000000	aniha	-kue
	3000000	akueya	
	etc.		